Olivier Belleil

Rester confiant dans les épreuves

Huit figures bibliques

EdB
le Verbe de Vie

Échec amoureux, trahison, peur de la mission, deuil, pression, découragement, injustice ou encore mise à l'écart sont autant de situations qui parlent à chacun de nous. Or, ces difficultés ont été traversées par huit personnages bibliques de l'ancien testament. L'auteur nous présente ainsi Sarra et Tobie, Joseph, Jonas, Ruth, Moïse, Jérémie, Job et enfin Esther pour nous montrer comment, en s'inspirant de leur expérience, sortir grandis et victorieux de chaque épreuve. De nombreux exemples, témoignages et anecdotes manifestent l'actualité des problématiques de ces figures bibliques.

Un livre qui fait du bien car il nous montre qu'il existe toujours une issue, une lueur, un chemin. Une véritable leçon de vie et de sagesse !

Olivier Belleil, *marié et père de famille, est membre de la Communauté du Verbe de Vie depuis 1989.*
Enseignant en philosophie de formation, il a écrit plusieurs livres sur la Parole de Dieu, la spiritualité conjugale, la paternité…
Il assure un service de prédication et de formation sur différents thèmes d'anthropologie et de spiritualité.

www.editions-beatitudes.fr

COLLECTION VERBE DE VIE

Cette collection lancée à l'initiative de la Communauté du Verbe de Vie (Notre Dame de Fichermont, rue de la Croix 21 A, 1410 WATERLOO – BELGIQUE) regroupe des ouvrages dont les auteurs sont en lien direct avec elle. Ils abordent des thèmes de vie spirituelle fondamentaux pour la vie et la vocation du disciple du Christ. Les différents ouvrages de cette collection, centrés sur la Parole de Dieu et les enseignements de l'Église, contribuent à la construction et la croissance dans l'amour de Dieu et l'amour de l'Église.

Ouvrages déjà parus :

Le sacrement de réconciliation, miracle de l'amour, Jacques Marin, 1995.

Abraham, un père au cœur d'enfant, Olivier Belleil, 2000.

Vivre dans la louange, Bertrand Georges, 2001.

Élie, l'homme de feu, Olivier Belleil, 2002 (épuisé)*.

Viens, Esprit Saint ! Parcours des sept semaines pour préparer l'effusion du Saint-Esprit, Olivier Belleil, 2014*.

Faire les bons choix au bon moment, discerner, choisir, décider dans l'Esprit Saint, Bertrand Georges, 2007*.

Sortir gagnant de nos luttes intérieures, Marie-Anne Leroux, 2008.

De la faiblesse à la force, Paul de Tarse et Thérèse de Lisieux, un chant d'amour à deux voies, Joël Pralong, 2008.

La relation conjugale, liturgie de l'amour, Olivier Belleil, 2009.

Apprivoiser son caractère, tu n'es pas responsable de la tête que tu as mais de la tête que tu fais, Joël Pralong, 2009.

Le Seigneur te fera réussir dans toutes tes entreprises, Laurent Challan Belval, 2013*.

Etre père selon la Bible, Olivier Belleil, 2014*.

* Disponible en version numérique sur www.editions-beatitudes.fr.

*

EAN Epub : 979-1-03060-047-6
© Éditions des Béatitudes
Société des Œuvres Communautaires, juin 2015
Conception de la couverture : Martin Casteres
Illustration de couverture : Yves Guézou

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

de Dieu :

> *« Dès le commencement, le Créateur les fit homme et femme et dit : À cause de cela, l'homme quittera son père et sa mère, il s'attachera à sa femme et tous deux deviendront une seule chair. Ainsi ils ne sont plus deux, mais une seule chair. Donc, ce que Dieu a uni, que l'homme ne le sépare pas ! »* (Mt 19, 4-6.)

Le mariage n'est pas perçu comme un simple contrat entre deux personnes, une convention sociale régie par les hommes. Tobie et Sarra entrent dans le projet de Dieu, auteur du mariage et de l'amour, en tournant leur regard de la terre au ciel, du présent au « commencement ». Deux finalités – qui seront développées par les théologiens comme socles du mariage – sont présentes :

– la communion conjugale comme remède à la solitude existentielle, comme aide et soutien mutuel ;

– l'ouverture à la vie : « de tous deux est né le genre humain ».

5. Une union en Dieu

« Ce n'est pas pour une union illégitime que je prends ma sœur que voici, mais dans la vérité de la Loi. » La Vulgate ajoute : *« Ce n'est pas pour satisfaire mes passions, mais seulement par désir de fonder une famille qui bénira ton nom dans les siècles des siècles. »*

La sexualité n'est pas méprisée par les époux, mais intégrée dans une vocation conjugale en Dieu et pour Dieu. Le but premier n'est pas d'apaiser la pulsion sexuelle, mais d'aimer « en vérité ». Ce terme « vérité » de la Loi fait d'abord référence à la prescription du Lévirat (Dt 25, 5-10), mais plus généralement à la vérité contenue dans la Parole de Dieu adressée aux hommes. Saint Jean parlera lui aussi d'aimer « en vérité » (1 Jn 3, 18).

Dans la prière du couple, le mariage n'est pas présenté comme « remède à la concupiscence », il est l'édification d'un projet de vie (le couple et la famille) pour la gloire de Dieu.

6. Le besoin d’être sauvé par Dieu

Ce ne sont pas seulement les individus qui ont besoin d’être sauvés, mais les couples et les familles. Les jeunes époux ne comptent pas sur leurs propres forces, leurs sentiments ou leurs vertus ; ils se savent pauvres et fragiles, c’est pourquoi ils se placent sous la protection de Dieu : *« Demandons à notre Seigneur de nous combler de sa miséricorde et de son salut. Et ils se mirent à prier et à demander que leur soit accordé le salut. »* (Tb 8, 4-5) Leur couple se construit sur des fondations solides : une demande humble adressée à Dieu pour être aidés, soutenus, protégés, sauvés de tout mal.

7. La volonté de durer avec la grâce de Dieu

C’est la prière de l’époux : *« Daigne nous mener ensemble à un âge avancé »*, à laquelle répond, en écho, celle de l’épouse : *« Puissions-nous vivre heureux jusqu’à notre vieillesse tous les deux ensemble ! »* Comme dans les chansons populaires, amour rime avec toujours. Le désir du cœur humain n’est pas de vivre un fugitif instant de plaisir, un « grand moment d’émotion », mais de construire une relation solide et durable qui puisse passer victorieusement l’épreuve du temps. La volonté de durer dans l’amour et dans la fidélité peut s’envisager si le couple s’appuie sur la fidélité de Dieu à son alliance.

À ce septénaire de spiritualité conjugale, on peut ajouter une huitième touche :

– L’amour en Dieu nous relie aux autres. On dit parfois, pour valoriser la relation amoureuse, que ceux qui s’aiment sont comme « seuls au monde ». Cette perspective moderne, individualiste, présente l’intimité du couple comme s’extrayant de la vie des autres pour se replier sur un bonheur privé. Dans le livre de Tobie, c’est exactement l’inverse : l’amour du couple ouvre les cœurs, dilate les esprits, relie les conjoints aux autres dans le temps et l’espace.

– Le Dieu invoqué est Celui « de nos pères », ce qui relie les croyants à tous ceux qui les ont précédés, les inscrivent dans l'histoire sainte du peuple de Dieu.

– Leur louange conjugale est comme la musique d'un instrument dans le concert de toute la création, symphonie cosmique, universelle.

– La prière évoque *« toutes les générations, à jamais », « dans tous les siècles », « le genre humain », « fonder une famille qui bénira ton nom dans les siècles des siècles »*.

Comme une pierre jetée dans un lac provoque des cercles concentriques qui vont en s'élargissant, la prière de Tobie et de Sarra, dans leur chambre à coucher, s'élargit aux dimensions du monde. Leur amour est et sera ouvert à Dieu et aux autres. Le couple croyant a conscience d'être dans la communion des saints, transcendant le temps et l'espace.

8. Les effets de la communion conjugale : la paix

« Et ils se couchèrent pour la nuit. » Suit une scène pittoresque : les parents inquiets envoient discrètement une servante pour voir si tout va bien. *« Elle entra et les trouva couchés qui dormaient ensemble… Rien de mal n'était arrivé. »* (Tb 8, 13-14)

Sarra est guérie, le couple sauvé, le démon expulsé. Avec humour, le texte souligne le contraste entre la paix, le calme des époux… et l'agitation nocturne des serviteurs qui creusent une tombe « au cas où ».

II. Appropriation personnelle

Les symptômes de la maladie

Aujourd'hui, bien des personnes (hommes et femmes) éprouvent la souffrance de Sarra dans le domaine de la vie affective.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

m’ont passionnée et dans lesquelles je me sentais à ma place. J’étais reconnue dans ce que j’entreprenais. Des proches m’ont demandé d’être témoin de leur mariage : cela m’a touchée, je me suis sentie alors « unique » à leurs yeux. À la fin de mes études, j’étais la seule célibataire de ma formation : je me demandais pourquoi j’étais toujours seule alors que je me trouvais plutôt bien. Je n’avais pas de complexe particulier. Quand j’ai commencé à travailler, j’ai profité de mon temps libre pour voyager, souvent avec une amie célibataire comme moi : je me disais intérieurement que le fait d’être seule me permettait d’en profiter au maximum. J’ai senti à cette période que je plaisais à différents garçons au même moment. Cela me troublait : comment choisir ? Comment mesurer mon inclination intérieure ? En discutant avec un prêtre, il a paru amusé par mon questionnement, plus habitué à des confidences de solitude que d’un excès de sollicitations… J’ai suivi son conseil de côtoyer ces garçons en prenant mon temps pour creuser les relations et mes propres attentes. L’un d’entre eux m’a fait peur quand j’ai pris conscience qu’il avait bien tout organisé dans sa vie, qu’il lui manquait juste une petite amie. Je ne voulais pas être la pièce manquante d’un puzzle. Je ne souhaitais pas non plus être placée sur un piédestal comme me le faisait sentir un autre alors qu’il me connaissait à peine. Je voulais rencontrer quelqu’un avec qui bâtir un projet, à deux.

J’ai participé à un mouvement d’Église d’aide à la décision pour des jeunes sur un week-end. Cela m’a profondément bouleversée et j’y ai rencontré un garçon avec qui je me suis senti avoir des affinités. Nous sommes partis en vacances ensemble et je me suis attachée à lui tout en mesurant combien il avait des souffrances affectives qu’il cherchait à panser. Son comportement de séducteur me perturbait car il n’était pas accompagné de sincérité de sa part. Je me suis sentie trahie et soulagée de ma lucidité. Ma prière alors était souvent tournée vers une demande de libération et d’apaisement de ma colère.

Les années ont passé : désillusion professionnelle, déprime, déménagement et une nouvelle formation vécue comme un défi à relever. J’aimais retrouver des amis en famille : voir grandir leurs enfants nourrissait mon propre désir de fonder une famille, enfoui en moi depuis mon enfance. Avant d’être mère, je prenais mon rôle de marraine d’un, puis de deux filleuls au sérieux. Le mariage de ma sœur cadette a constitué une épreuve ressentie comme une injustice. Ma plus jeune sœur, installée à dix-huit ans avec son copain, puis ayant eu différentes relations sentimentales, me trouvait trop exigeante et irréaliste de ne pas multiplier des expériences. Au

contraire, j'étais confiante en profondeur d'agir en cohérence avec moi-même : je me disais que je préférais risquer des regrets d'être passée à côté de quelqu'un, plutôt que des remords de m'être engagée à la légère. J'espérais rencontrer quelqu'un qui me correspondrait, même si je trouvais le temps long. Une amie me réconfortait régulièrement en me répétant qu'elle ne se faisait pas de souci pour moi.

Des amis m'ont présenté des garçons célibataires de leur entourage. L'un d'entre eux m'a fait une forte impression. Quand il l'a senti, il s'est éloigné de moi et j'ai eu peur de revivre un attachement à sens unique comme durant mon adolescence, il me semblait que j'en prenais le chemin. Au même moment, je cherchais un poste professionnel et pouvais être mobile. Je souhaitais m'installer n'importe où, sauf dans ma ville d'origine. Je voulais écrire une nouvelle page de ma vie : je passais donc des entretiens partout en France. J'avais aussi projeté de partir comme volontaire quelques mois à l'étranger, rêve longtemps repoussé. Je me suis alors inscrite à une retraite en silence d'une semaine : je me sentais totalement perdue, dans le brouillard. La prière et l'écoute des accompagnateurs m'ont procuré force et apaisement. L'Esprit de Dieu était à l'œuvre. J'ai clarifié ma situation sentimentale pour recevoir un refus net et me sentir à nouveau intérieurement disponible. J'ai accepté une opportunité professionnelle dans ma ville, qu'une connaissance me proposa alors même que je n'avais pas postulé et alors que je m'étais démenée pour partir.

Par un « hasard divin » de circonstances, en me trompant de date et d'heure pour partager un temps de prière avec un groupe d'amis chrétiens, je me retrouvai lors d'une répétition de la chorale de ce même groupe. J'ai alors fait la connaissance d'un garçon que, visiblement, je ne laissais pas indifférent et qui me semblait intéressant. Nous nous sommes revus. Après un apprivoisement mutuel de quelques semaines, j'ai écouté la confiance qui s'est installée en moi. Nous nous sommes engagés ensemble dans une vie commune qui nous a menés à être aujourd'hui d'heureux mariés, parents d'un petit garçon de quelques mois et pleins de projets d'avenir. Nous prions régulièrement pour nos amis qui se sentent seuls et voient les années défiler.

Joseph

LA SOUFFRANCE DE LA TRAHISON

I. Histoire biblique

Joseph a, à plusieurs reprises dans sa vie, été victime de la méchanceté des hommes.

Le Livre de la Genèse qui relate son histoire (Gn 37 à 50) montre trois situations de trahison.

Première trahison : les frères

Joseph n'est pas un enfant comme les autres ; sa manière d'être déconcerte son entourage. Il déteste le mal (Gn 37, 2) et vit dans une intimité avec Dieu qui lui parle de façon mystérieuse, en songes. Avec une certaine candeur, il en fait part à toute sa famille qui se sent perturbée par leur contenu.

« Écoutez donc, le songe que j'ai eu. Nous étions en train de lier des gerbes au milieu des champs, et voici que ma gerbe se dressa et resta debout. Alors vos gerbes l'ont entourée et se sont prosternées devant ma gerbe. » Ses frères lui répliquèrent : « Voudrais-tu donc régner sur nous ? Nous dominer ? »

Il eut encore un autre songe et le raconta à ses frères. Il leur dit : « Écoutez, j'ai encore eu un songe ; voici que le soleil, la lune et onze étoiles se prosternaient devant moi. »

Il le raconta également à son père qui le réprimanda et lui dit : « Qu'est-ce que c'est que ce songe que tu as eu ? Nous faudra-t-il venir, moi, ta mère et tes frères, nous prosterner jusqu'à terre devant toi ? » (Gn 37, 5.10.)

Les frères de Joseph éprouvent envers lui deux sentiments

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

(Toutes les citations sont extraites du livre *Nelson Mandela : Pensées pour moi-même*, Points)

Comme les individus, les peuples ont une histoire. Ils ne peuvent vivre dans l'unité et la concorde que si leur mémoire nationale est purifiée des « secrets de famille », mensonges, dissimulations et révisionnismes historiques en tout genre. Sinon, le vainqueur du moment impose sa vision et ses mythes jusqu'à ce que le rapport de force s'inverse et, modifié, entraîne une autre lecture idéologique, conforme aux intérêts du groupe dominant, mais sans fondements solides concernant la vérité. La mémoire d'une personne ou d'un peuple, même si elle est toujours « interprétative », ne peut s'élaborer au mépris de la vérité historique.

III. Appropriation personnelle

La souffrance de la trahison et le pardon

Souffrir à cause de membres de sa propre famille est l'une des pires souffrances que l'on puisse éprouver. Elle peut revêtir plusieurs formes :

– ne pas être aimé par l'un de ses parents, parfois même par aucun des deux ;

– être trahi par son conjoint (infidélité) ;

– être rejeté par des membres de sa famille ;

– être abandonné ou délaissé par ses enfants ou petits-enfants (ingratitude, indifférence).

Comme Joseph, être victime de l'animosité ou de la jalousie d'un de ses proches (rivalité fraternelle en cas de réussite sociale ou professionnelle).

Comme Joseph, sachons nommer notre souffrance. Comme Joseph, demandons à Dieu la grâce du pardon, pour vivre libérés de toute rancune, de tout ressentiment, de toute colère ; car tous

ces sentiments négatifs rongent de l'intérieur et engendrent toutes sortes de maladies de l'âme et du corps.

Jésus nous le demande clairement : *« Moi, je vous dis : aimez vos ennemis et priez pour ceux qui vous persécutent, afin d'être vraiment les fils de votre Père qui est aux cieux. »* (Mt 5, 45) Cette demande est au cœur de la prière qu'il nous enseigne, le Notre Père : *« Remets-nous nos dettes, comme nous-même nous remettons nos dettes à nos débiteurs. »* (Mt 6, 12)

Cette volonté de pardon est importante pour Dieu, pour celui qui m'a fait du mal et pour moi-même. Mais il ne suffit pas de le savoir, il faut aussi le vouloir, c'est-à-dire poser un acte de volonté : « Je veux pardonner à… » Aimer, c'est vouloir le bien de l'autre ; pardonner, c'est l'aimer, en lui remettant sa dette (qui est réelle).

Mais cela ne suffit pas : ma nature humaine reste ambivalente, voulant, tout en ne voulant pas vraiment, et mes revendications, conscientes et inconscientes, de mon bon droit reviennent sans cesse. Il me faut dépasser ma nature ; seule une force surnaturelle, divine, peut me permettre d'entrer dans ce chemin nouveau. L'Esprit de Dieu, Esprit de vérité et de lumière, Esprit de pardon et de réconciliation, peut réaliser en moi et pour moi ce que je n'arrive pas à réaliser par mes forces humaines.

Lui seul peut me donner « un cœur nouveau et un esprit nouveau ». Demandons-Lui cette grâce du pardon afin de libérer l'offenseur, le sortir de sa prison et me libérer moi-même.

Démarche de prière pour obtenir la grâce du pardon

Je vous invite à prendre le temps de vivre cette prière qui découle de la méditation de la parole de Dieu. Après avoir invoqué le Saint-Esprit, vous pouvez vous approprier cette prière.

« Seigneur, Dieu de Vérité et de Miséricorde, comme Joseph, je souffre

d’avoir été blessé par des proches.
(Nommer la blessure et les personnes concernées.)
Je veux faire ta volonté, Toi qui m’appelles à pardonner. Toi qui désires que je sois libéré de mes rancœurs. Mais, de moi-même, je n’y arrive pas.
Viens faire en moi Ton œuvre.
Je t’offre ma bonne volonté.
Esprit Saint, viens mettre en moi le pardon de Dieu.
(Répéter cette phrase plusieurs fois.)
Toi qui es toute-puissance de l’Amour, je crois que tu peux m’accorder cette grâce dès aujourd’hui.
Viens bénir (nommer l’offenseur) qui m’a fait du mal.
Viens me sortir de ma prison intérieure de ressentiment, de colère.
Viens me donner maintenant la liberté de continuer ma route sans être enfermé dans mon passé.
Merci, Seigneur, d’écouter ma prière et de l’exaucer, au-delà de tous mes désirs et de toutes mes attentes.
Seigneur, j’ai confiance en toi. Amen. Alléluia. »

Croire à la présence de Dieu dans l’épreuve

Dieu demeure mon bon berger, quoi qu’il m’arrive :

« Si je traverse les ravins de la mort, je ne crains aucun mal,
Car tu es avec moi, ton bâton me guide et me rassure. » (Ps 22)

Je fais cet acte de foi que Dieu Providence dirige le cours de ma vie et que, comme l’écrit saint Paul : *« Tout concourt au bien de ceux qui aiment Dieu. »* (Rm 8, 28) Je m’appuie sur le témoignage des saints et de tous mes amis du ciel. Sainte Catherine de Sienne dit à « ceux qui se scandalisent et se révoltent » de ce qui leur arrive : « Tout procède de l’amour, tout est ordonné au salut de l’homme, Dieu ne fait rien que dans ce but. » Thomas More, peu avant son martyre, console sa fille :

> « Rien ne peut arriver que Dieu ne l’aie voulu. Or, tout ce qu’il veut, si mauvais que cela puisse nous paraître, est cependant ce qu’il y a de meilleur pour nous. » (CEC § 313)

Même si je ne vois pas d’issue à vue humaine, même si je ne comprends pas ce qui m’arrive, je choisis de faire confiance à

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Certains commentateurs se demandent si Jonas n'a pas éprouvé une satisfaction morbide en annonçant le jugement de Dieu et l'imminence de la destruction de Ninive. Peut-être même avait-il oublié que le message était conditionnel : *« Encore quarante jours et Ninive sera détruite »*, sous-entendu, s'il n'y a pas de conversion. Pour lui, le décompte des jours devait aboutir immanquablement au châtiment, à la vengeance. Il ne croyait pas que l'homme puisse changer et Dieu pardonner. Double erreur sur Dieu et sur l'homme !

Avec l'épisode du ricin, l'homme de Dieu se montre mesquin, replié sur lui même. *« Il se réjouit d'une grande joie »* quand Dieu fait pousser pour lui un « parasol végétal » le protégeant du soleil et il se met dans tous ses états quand son bien-être est affecté par un début d'insolation. *« Il demanda la mort et ajouta : mieux vaut pour moi mourir que vivre. »* Dramatisation de celui qui est centré sur son ego alors que se joue le salut ou la perte de plus de 120.000 êtres humains. Décidément, l'homme de Dieu ne comprend pas grand-chose aux enjeux de son ministère et aux désirs du cœur de Dieu ! Colère, mauvaise foi, préoccupations égoïstes et insignifiantes…

Quelle mesquinerie face à la noblesse d'âme des Ninivites ! Jonas est déçu car il aurait voulu que Dieu donne une bonne leçon aux païens, ennemis du peuple d'Israël. Mais le Seigneur ne parle que de pitié et de miséricorde ! *« En voyant comment ils se détournaient de leur conduite mauvaise, Dieu renonça au châtiment dont il les avait menacés. »* Le prophète contrarié, se met en colère comme le fils aîné de la parabole du fils prodigue, se révoltant contre le dessein d'Amour du Père : « C'est trop facile ! Ce n'est pas juste ! » Il a du mal à supporter l'amour fou de Dieu pour tous les hommes sans exception.

Et le livre se termine par une étonnante interrogation de Dieu laissant un espace afin que le prophète se convertisse à la

Miséricorde divine :

> *« Et moi, comment n'aurais-je pas pitié de Ninive, la grande ville, où, sans compter une foule d'animaux, il y a plus de cent vingt mille êtres humains qui ne distinguent pas encore leur droite de leur gauche ? »*

II. Illustration : un Jonas dramatique, le prêtre de « La puissance et la gloire »

Le romancier anglais **Graham Greene**, converti au catholicisme, a publié un best-seller intitulé : *La puissance et la gloire* (1940), admiré par François Mauriac et adapté plusieurs fois au cinéma. Le personnage principal est un prêtre infidèle à sa vocation sacerdotale. Celle-ci était « mélangée » dès le commencement : « Il avait cru qu'en se faisant prêtre, il deviendrait riche et important : voici ce qu'on appelle avoir la vocation. »

Le président du Mexique, Calles (1924-1928), persécute l'Église catholique au nom d'une idéologie radicale, anticléricale et franc-maçonne. Face à l'opposition populaire, le pouvoir se durcit : assassinats de prêtres, sacrilèges dans les églises, interdiction du culte… La plupart des prêtres se cachent pour exercer leur ministère secrètement ou s'enfuient. Dans l'état de Tabasco, tous les prêtres et religieux sont partis. Le prêtre du roman est resté, seul, par orgueil plus que par zèle apostolique.

> « Tout s'est désagrégé peu à peu. Je me suis mis à négliger mes devoirs. J'ai pris l'habitude de boire. Je crois qu'il aurait mieux valu que je m'en aille moi aussi car c'était l'orgueil qui sans arrêt me faisait agir, ce n'était plus l'amour de Dieu. Puis j'ai pensé que j'étais si exceptionnel que je pouvais n'obéir qu'à mes propres lois. Je cessai de jeûner, je renonçai à la messe quotidienne, je négligeai mes prières et puis un beau jour, simplement parce que j'étais ivre, que je me sentais seul, vous voyez ce qui a pu se passer… j'ai un enfant. » Depuis, il porte une profonde blessure : « C'était pour lui la fin d'un monde tout entier. »

Dieu présent dans les événements

Graham Greene est obsédé par le problème du mal. Le péché est partout présent, dans les hommes et les institutions. On a tout d'abord l'impression que les ténèbres sont victorieuses et que Dieu est absent ou silencieux. Pourtant, c'est « au cœur d'un monde ravagé » que l'amour de Dieu est présent. Du malheur des hommes perce une espérance à la fois fragile et invincible. Le prêtre, dont la tête est mise à prix, mène une existence d'homme traqué. Pendant des années, il se cache et fuit la police qui le recherche, poursuivi plus encore par sa conscience… À travers cette fuite, Dieu, dans les événements et les rencontres, le poursuit. En vivant pauvre parmi les pauvres, le fugitif descend en lui-même et devient peu à peu un autre homme : le petit ecclésiastique, notable ambitieux, apprend à être un homme vulnérable, humain et fraternel.

Le second appel de Dieu

La persécution et la fuite vont constituer un nouvel appel de Dieu. Malgré sa misère de prêtre alcoolique, il continue son ministère pour le service des autres. Le roman est construit autour de deux faux départs : une première fois, l'homme de Dieu est sur le point de quitter le pays et y renonce pour répondre à l'appel d'un enfant le suppliant de venir au chevet de sa mère malade. Le bateau partira sans lui. Une seconde fois, à la fin du roman, il a enfin réussi à atteindre un autre État dans lequel il est en sécurité. Mais il accepte de repasser la frontière pour aller vers un bandit qui agonise. C'était un piège tendu par un traître pour le capturer et toucher une prime. Ce pauvre homme de Dieu va mourir martyr de la foi, fusillé par un peloton d'exécution.

Celui qui est quand même témoin de Dieu

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

C’était une voix vivante qui me parlait. À moi. » (*Même le silence a une fin*, Folio, 2010)

Cette Présence de Dieu et de la Vierge Marie va lui donner force et soutien durant ces six années et demie de captivité dans la jungle, dans des conditions physiques et morales très éprouvantes. Son témoignage, à la fin du livre, exprime ses sentiments le jour de sa libération : à l’action de grâces pour Dieu (et pour les personnes qui ont permis sa libération) se mêle la certitude qu’une renaissance de tout son être s’est opérée durant ou à l’intérieur même de cette épreuve. Ce sont ses derniers mots : « C’est alors que je sentis en tressaillant que tout était nouveau, tout était dense et léger à la fois, et, dans la lumière qui jaillissait, tout avait disparu, tout avait été emporté, vidé, nettoyé. Je venais de naître. Il n’y avait en moi plus rien d’autre que de l’amour. » L’épreuve fut pour elle à la fois le retour et l’affermissement de la foi de son enfance et le creuset de sa nouvelle naissance. Ingrid donnera plus tard son pardon aux FARC et exprimera par là un témoignage rayonnant de foi, d’espérance et d’amour.

Sans être aussi dramatiques, il est des situations dans nos vies où nous pouvons nous retrouver coincés « dans le ventre d’une baleine » sans pouvoir faire grand-chose :

– une grossesse difficile nécessitant de rester allongée plusieurs mois, avec une activité réduite ;

– une hospitalisation pour maladie ou accident se prolongeant et obligeant à « débrancher » de toutes occupations ;

– j’ai même rencontré un homme d’affaires, bloqué dans son hôtel dans le Nord de l’Europe pendant une semaine à cause d’éruptions de gaz volcaniques empêchant les avions
de voler. Cet homme hyperactif, dans un pays dont il ne parlait pas la langue, s’est retrouvé à faire une retraite spirituelle forcée avec la lecture d’une bible en Anglais qui se trouvait sur la table

de nuit. Une semaine plus tard, son épouse qui le poussait en vain depuis des années à faire avec elle des récollections dans des établissements religieux l'a trouvé transformé, épanoui et devenu chrétien…

Tant de cas où se renouvelle l'expérience de Jonas :

« Dans ma détresse, je crie vers le Seigneur, et Lui me répond
Du ventre des enfers, j'appelle ; tu écoutes ma voix
Tu retires ma vie de la fosse
Seigneur mon Dieu. »

3. Quand Dieu redonne la vocation

La première fois, Jonas n'a pas voulu entendre, il a été infidèle à l'appel de Dieu. Une seconde fois, Dieu a parlé et le prophète s'est laissé rejoindre. Dieu est patient et miséricordieux. En tant que baptisé, marié, consacré… nous pouvons nous montrer défaillant et suivre un autre chemin que celui que le Seigneur nous proposait. Mais il y a toujours un deuxième, un troisième appel (et même plus !). Dans toute vocation, il y a des étapes :

– le temps du commencement est celui de la générosité du don de soi. Le fiancé comme le séminariste sont prêts à de grands sacrifices pour s'engager dans l'aventure de leur vocation. L'un et l'autre ne savent pas (vraiment) à quoi ils s'engagent !

– puis vient le temps de la durée où la personne expérimente les exigences de son état de vie et les difficultés, parfois même les incapacités à vivre cela. La vocation semble impossible, au-dessus des forces humaines. L'enthousiasme des débuts s'est dissipé – vient le temps de la monotonie, de l'usure, de la désillusion. La personne peut avoir l'impression de ne pas avancer, de stagner, voire de reculer dans son cheminement vocationnel.

C'est l'heure de vérité – « ça passe ou ça casse » :

– ça casse, si je remets tout en cause, estimant que cette vie est

impossible et que cela m'oblige à « voir ailleurs » ;

– ça passe (du mot « passage », « Pâques » !) quand je prends conscience que ma vocation, effectivement impossible… aux hommes, à mes forces naturelles, n'est possible qu'avec l'aide de Dieu. Lui seul, par sa grâce, peut me donner de vivre mon appel. Il me faut simplement le désirer et un peu plus, le vouloir et plus encore : le demander à Dieu. C'est l'heure de redonner mon « oui », de revenir à mon premier appel, en acceptant d'être « suspendu » à la grâce de Dieu. En général, le premier appel nous détache des « biens extérieurs » (famille, projet de vie individuel) ; le second va plus loin : il nous détache de nous-mêmes.

Quand Jésus redonne sa mission à Pierre, après son triple reniement, il lui redit la parole de son premier appel : « Suis-moi. » Mais il lui annonce qu'il lui faudra se laisser faire par un Autre, renoncer à sa volonté propre :

> *« Quand tu étais jeune, tu mettais ta ceinture toi-même pour aller là où tu voulais, quand tu seras vieux, tu étendras les mains et c'est un autre qui te mettra ta ceinture, pour t'emmener là où tu ne voudrais pas aller. »* (Jn 21, 18)

Dans le second appel, l'homme renonce à vivre selon ses idées toutes humaines, il renonce à son indépendance, même dans le service de Dieu, pour se laisser faire par Dieu. Il ne s'agit plus de faire des œuvres « pour Dieu », mais de faire « l'œuvre de Dieu ». La fécondité est beaucoup plus grande, le renoncement à soi-même aussi.

4. La peur surmontée

Est-ce qu'aujourd'hui, je résiste à une demande de mission à cause de mes peurs ? Cette demande me semble-t-elle venir de Dieu à travers les événements de ma vie ? Quels moyens me suis-je donné pour faire un discernement ?

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

le court trajet (deux jours de marche) pour chercher des femmes dans le peuple élu ? Le péché du père était de s'implanter dans le monde païen idolâtre ; il a ouvert la voie aux péchés des fils qui font alliance avec ce monde. L'initiative de ces mariages est imputée aux fils, et non à Noémi : *« Ceux-ci épousèrent. »*

Noémi est une femme de foi, fidèle au Dieu d'Israël, qu'elle mentionne à plusieurs reprises dans le récit ; elle ne peut que souffrir du choix de ses fils, qui s'apparente à une rupture de l'Alliance, une apostasie.

Aujourd'hui encore, c'est le deuil de parents souffrant des « mauvais mariages » (ou unions) de leurs enfants.

Le double deuil de la mort des deux fils et de l'absence de descendance

« Ils demeurèrent là une dizaine d'années. Mahlone et Kilyone moururent à leur tour, et Noémi resta privée de ses deux fils et de son mari. »

La cascade des malheurs continue : Noémi perd ses deux fils et, malgré une attente d'une dizaine d'années, elle n'a pas de petits-enfants. Les deux couples sont privés de fécondité. La tradition juive établit un lien entre l'installation spirituelle en Moab, la mort des trois hommes et l'absence d'enfants : le péché conduit à la mort et rend l'être humain stérile.

Après cette décennie, Noémi se trouve dépouillée de tout : de la Terre Sainte et de la présence de son peuple, de son époux et du mariage, de ses fils, d'une descendance. Elle a tout perdu, les bienfaits de son passé et les promesses d'avenir. Tant de pertes, de détachements, de morts… Et aucune perspective.

Aujourd'hui encore, c'est le deuil de parents ou de grands-parents ayant perdu leurs enfants ou petits-enfants et attendant en vain de futures naissances.

2. L'amertume

Comment Noémi réagit-elle à cette succession d'épreuves douloureuses ? La réponse nous est donnée une première fois lorsqu'elle s'adresse à ses deux belles-filles : *« Mon sort est trop* **amer** *pour que vous le partagiez. Car c'est contre moi que la main du Seigneur s'est levée. »* (Rt 1, 13)

Puis, une seconde fois lorsqu'elle répond à la question des femmes de Bethléem :

> *« Les femmes disaient : "Est-ce bien là Noémi ?" Mais elle leur dit : "Ne m'appelez plus Noémi, appelez-moi Mara. Car le Puissant m'a remplie d'***amertume***. J'étais partie comblée, mais le Seigneur me ramène les mains vides. Pourquoi m'appeler encore Noémi ? Le Seigneur m'a humiliée, le Puissant m'a fait du mal". »* (Rt 1, 19-21)

Retenons les quatre termes qui révèlent les sentiments de Noémi.

Amertume

Ce mot revient avec insistance. Le sentiment d'amertume est omniprésent et va comme en s'accentuant, avec l'évolution de la lecture interprétative ; l'amertume est attachée aux événements de la vie (le sort), à l'intime (le nom) et à Dieu lui-même. La « maladie » est toujours la même, mais perçue comme étant de plus en plus grave…

Vide

Pour exprimer les dépouillements successifs, Noémi utilise des contrastes : avant *comblée*, maintenant *vide* (*« les mains vides »*). Toutes les richesses humaines qui faisaient sa joie lui sont enlevées. Le vide éprouvé est le résultat de tous les détachements imposés par la vie ; les arrachements et les pertes donnent l'impression qu'il ne reste plus rien. L'être est alors rendu « pauvre » au sens biblique. Ce vide ressenti est le contraire de la « plénitude » expérimentée par la personne goûtant les bienfaits de Dieu, ses bénédictions.

Méconnaissable

La réponse de Noémi va plus loin que l'interrogation des femmes qui se demandent si cette personne est bien l'épouse d'Élimélek. La question appelle la réponse : « Oui, c'est bien moi. » Mais Noémi répond à un autre niveau, celui de son nom, qui exprime dans la Bible l'identité profonde de la personne. Elle révèle que ce qu'elle était : Noémi, qui veut dire « douceur », « grâce », elle ne l'est plus. Elle est devenue quelqu'un d'autre : Mara, qui signifie « amertume ». Ce n'est donc pas seulement son aspect extérieur qui a changé, c'est son âme.

Rejetée par Dieu

Dieu est omniprésent dans la lecture de ce que Noémi vit : il est nommé à quatre reprises. En femme très religieuse, elle essaie de comprendre, d'interpréter sa vie sous le regard de Dieu. Le résultat est accablant ; elle a conscience qu'il ne s'agit pas seulement d'événements naturels douloureux, mais d'une volonté de Dieu : Il est la cause de son malheur !

Comme dans un procès, Dieu se fait « partie adverse », « accusateur », et « témoigne » contre elle. Elle a l'impression que Dieu ne l'aime plus, et même qu'il lui en veut. Cette épreuve de la foi est plus douloureuse encore que toutes les autres.

Dans cette nuit profonde, on peut toutefois percevoir une toute petite lueur d'espérance, en étant attentif au verset : *« J'étais partie comblée, mais le Seigneur me ramène les mains vides. »* (Rt 1, 21) Noémi établit une distinction entre la cause de son départ et la cause de son retour. *« J'étais partie »* manifeste le vouloir humain ; *« Le Seigneur me ramène »* signifie que c'est Dieu Lui-même qui prend l'initiative du retour.

3. Comment Dieu comble ce qui est vide

À la fin de cette scène, nous voyons Noémi au plus profond de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

je suis veuf, je suis seul, et sur moi le soir tombe,
et je courbe, ô mon Dieu ! mon âme vers la tombe
Comme un bœuf ayant soif penche son front vers l'eau."
Ainsi parlait Booz dans le rêve et l'extase,
Tournant vers Dieu ses yeux par le sommeil noyés ;
Le cèdre ne sent pas une rose à sa base,
Et lui ne sentait pas une femme à ses pieds. »

II. Illustration : de Ruth à sainte Jeanne de Chantal

Le temps du deuil

Sa petite enfance est marquée par la mort, puisque sa mère décède lorsqu'elle a dix-huit mois ; elle sera élevée par son père. À l'âge de vingt ans, elle est mariée au baron de Chantal, un brillant officier. Au XVI^{e} siècle, les mariages sont d'abord au service de la famille et de la société, plus qu'une question de sentiments. Mais ces jeunes mariés furent très amoureux et cela rayonnait autour d'eux. Dans le langage de l'époque, cela est exprimé ainsi : « Monsieur de Chantal, trouvant en sa femme de grands agréments de corps et d'esprit, s'y attacha fortement et elle l'ayma aussy avec des tendresses extraordinaires. »

Pendant huit années, le couple vécut un « rythme alterné ». Monsieur de Chantal, servant à la cour du roi Henri IV, était absent le printemps et l'été. Pendant cette période, son épouse se consacrait à la prière, à la gestion des domaines et au service des pauvres. L'automne et l'hiver, le couple se retrouvait avec bonheur et madame de Chantal accompagnait volontiers son époux aux fêtes, chasses et jeux se donnant dans les châteaux environnants. Ce qui fit dire à un biographe : « Quand il était à la cour, elle se donnait toute à Dieu ; quand il retournait près d'elle, elle se donnait toute à lui. » (De quoi faire rêver tous les maris…)

En 1600, M. de Chantal fut mortellement blessé dans un accident de chasse. Il vécut encore une semaine, se préparant saintement à la mort et pardonnant à celui qui était l'auteur involontaire de son décès. Son épouse était déjà à cette époque dans une très grande intimité avec Dieu, puisque, pendant six mois de grande famine, elle accomplit un miracle de multiplication de la farine pour nourrir les pauvres des environs. Mais son amour passionné pour son mari la rendait folle de désespoir et la faisait prier ainsi : « Seigneur, prenez tout ce que j'ai au monde, parents, biens et enfants, mais laissez-moi ce cher époux que vous m'avez donné. » Sa prière ne fut pas exaucée, le baron de Chantal mourut.

Le temps de l'amertume

Plus tard, des témoins déposèrent : « La douleur et la violence qu'elle se fit pour la réprimer la desséchèrent à un point qu'elle n'était pas **reconnaissable**. »

Comme Noémi, la souffrance la rendait méconnaissable… Jeanne de Chantal se consacra à ses quatre enfants, à la prière, aux pauvres, mais son âme était désolée. Mal dirigée spirituellement, elle connut une période de malaise moral, de dépression, avec des angoisses et des crises de scrupules… Cela dura quatre années.

La rencontre de saint François de Sales

Comme Booz, l'évêque de Genève va intervenir dans la vie de sainte Jeanne de Chantal pour lui apporter paix et réconfort. Elle pourra dire comme Ruth : *« Oui, tu m'as consolée ; oui, tu as parlé au cœur de ta servante. »* Durant le Carême de 1604 à Dijon, ils se rencontrent à quelques reprises ; il naît entre eux une estime réciproque. Sainte Jeanne de Chantal est émerveillée par le témoignage de vie du saint évêque et par sa doctrine

apaisante : « Il faut tout faire par amour, et rien par force. » François de Sales, en confessant sa pénitente, est dans l'admiration pour cette âme exceptionnelle. Comme Booz et Ruth, ils vont se reconnaître et exprimer librement leurs sentiments – spirituels – l'un pour l'autre. Leurs correspondances sont remplies de « déclarations » d'affection – sans aucune ambiguïté –, mais en termes surprenants :

> « Madame, Dieu me force de vous parler en confiance ; Sa bonté m'a fait cette grâce que, dès que j'ai le visage tourné du côté de l'autel pour célébrer la Sainte Messe, je n'ai plus de pensées de distraction ; mais depuis quelques temps, vous me venez toujours autour de l'esprit, non pas pour me distraire, mais pour me plus attacher à Dieu… »

L'union des cœurs et la fécondité spirituelle

Au fil des années (dix-huit ans) va grandir une très belle amitié spirituelle entre François de Sales et Jeanne de Chantal. Cette union des cœurs dans le Seigneur va être féconde, non seulement pour leur avancement spirituel respectif (« Mon âme est collée à la vostre et je vous chéris comme mon âme »), mais pour l'Église, puisque, ensemble, ils vont susciter une nouvelle famille religieuse, la Visitation. Si l'union de Booz et de Ruth a donné Obed, ancêtre du roi David et du Messie, l'union spirituelle des deux saints va être à l'origine d'un courant de grâces à partir du XVII^{e} siècle. À la mort de saint François de Sales, Jeanne de Chantal prendra soin des treize couvents existants et en fondera encore soixante-quatorze ! Elle aussi est passée du deuil amer à la consolation, de la consolation personnelle à la bénédiction pour le peuple de Dieu.

III. Appropriation personnelle

1. Nommer mes deuils

Quels sont les deuils que je dois vivre aujourd'hui ?

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Éclatante est sa gloire : il a jeté dans la mer cheval et cavalier”. » (Ex 15, 20-21)

4. Le temps des murmures

Après la phase euphorique, le peuple s’engage dans une nouvelle période : la traversée du désert pour atteindre la terre de Canaan, promise par Dieu. La Bible nous en donne deux récits (Exode 15 à 40 et Nombres 11 à 21). C’est le temps des « murmures » du peuple. Il paraît que les Français ont la réputation d’être un peuple de râleurs. Je ne me prononcerai pas sur ce sujet délicat. Mais le récit biblique va relater, avec force détails, toutes les variations possibles de la râlerie d’Israël à partir d’un schéma en cinq temps.

Acte 1 : la privation

Dieu, en entraînant le peuple au désert, lui apprend à marcher dans la foi. Il attend, Lui le Père qui pourvoit aux besoins de ses enfants, une attitude de confiance, un effort de dépassement. La foi d’Israël va être mise à l’épreuve par des événements : absence d’eau (Ex 15), de viande (Ex 16), menace d’un ennemi (Ex 17) … L’insécurité de la situation est difficile à vivre et entraîne l’étape suivante.

Acte 2 : la déception

> *« Ils marchèrent trois jours à travers le désert sans trouver d’eau. Ils arrivèrent à Mara, mais ne purent boire l’eau de Mara car elle était amère ; d’ou son nom de Mara. »* (Ex 15, 22-23)

Le peuple a soif. Quand il arrive à une oasis, il s’attend à y trouver de l’eau pure pour satisfaire tous ses besoins. Fausse joie car l’eau est imbuvable. Plus le désir est intense, plus la déception est grande ! Et va monter dans les cœurs un sentiment d’insécurité : « Moïse connaît-il bien la route ? Cet itinéraire est-il raisonnable ? » La déception est normale ; ce besoin d’eau

est légitime pour pourvoir aux nécessités de leurs familles. Mais la situation dramatique va révéler autre chose, des zones d'ombre dans les cœurs.

Acte 3 : le murmure

« Le peuple récrimina contre Moïse. » (Ex 15, 24)

Le peuple a oublié les bienfaits du passé, les miracles accomplis par Dieu. C'est l'amnésie spirituelle ; il ne voit à présent que l'amertume de la situation. Désillusion, privation, peur de manquer, insatisfaction. La peur s'exprime : « On va mourir de soif » et engendre le doute. Quelle variété dans les murmures de l'Exode et des Nombres ! Il y a :

– le murmure inquiétude : *« Que boirons-nous ? »* (Ex 15, 24) ;

– le murmure réclamation : *« Donne-nous de l'eau à boire »* (Ex 17, 2) ;

– le murmure lamentation : *« Moïse entendit le peuple pleurer »* (Nb 11, 10) ;

– le murmure soupçon : *« Pourquoi nous as-tu fait monter d'Égypte, était-ce pour nous faire mourir de soif ? »* (Ex 17, 3.)

L'épreuve joue un rôle de révélateur ; le résultat du test est catastrophique : le peuple manifeste qu'il ne se sent pas vraiment partie prenante de cette aventure spirituelle, comme s'il disait : « Non, tout cela c'est l'affaire de Moïse, mais pas la nôtre. Nous n'avons fait que suivre, sans doute à tort. » Bien plus, la vision des enjeux est pervertie par une interprétation mensongère : Dieu entraîne son peuple vers la vie, le bonheur, la liberté. Et les Israélites reprochent à Moïse de les entraîner vers la mort. Au murmure révolte (évocation d'une possible lapidation, Ex 17, 4) s'ajoutent le murmure « révisionniste » idéalisant le passé : *« Nous nous rappelons encore le poisson que nous mangions pour rien en Égypte et les concombres, les*

melons, les poireaux, les oignons et l'ail » (Nb 11, 4-5) et le murmure discréditant les dons de Dieu. C'est le comble de l'aveuglement et de la mauvaise foi : le temps douloureux de l'esclavage devient un temps merveilleux ! Le camp de détention a maintenant des allures de club de vacances ! Le bienfait que constitue la manne est méprisé : *« Nous ne voyons jamais rien que de la manne ! »* (Nb 11, 6.) Comme un enfant capricieux, les cadeaux de Dieu sont critiqués, rejetés. Vous vous rendez compte ? Dieu fait un miracle quotidien en donnant chaque matin une nourriture gratuite, abondante, délicieuse et facile à obtenir. Mais Israël n'en est pas satisfait. Et ce sera la tentation ultime de retourner en arrière, vers l'esclavage d'Égypte.

Acte 4 : le temps de la prière

« Pourquoi traiter si mal ton serviteur ? Pourquoi n'ai-je pas trouvé grâce à tes yeux, que tu m'aies imposé le fardeau de tout ce peuple ? Est-ce moi qui ai conçu tout ce peuple, est-ce moi qui l'ai enfanté pour que tu me dises : Comme on porte un nourrisson, porte ce peuple dans tes bras jusqu'au pays que j'ai juré de donner à tes pères. Où puis-je trouver de la viande pour donner à tout ce peuple quand ils viennent pleurer près de moi en disant : "Donne-nous de la viande à manger." Je ne puis à moi seul porter tout ce peuple ; **c'est trop lourd pour moi**. *Si c'est ainsi que tu me traites, tue-moi donc ; oui tue-moi si j'ai trouvé grâce à tes yeux. Que je ne voie pas mon malheur ! »* (Nb 11, 11-15.)

Le comportement de Moïse a beaucoup à nous apprendre dans les périodes de découragement. Recevons de lui quelques leçons de vie spirituelle :

– Dans la détresse dans laquelle il se trouve, il n'essaie pas de se justifier auprès des hommes, de séduire, de manipuler ou de recourir à son pouvoir, pour apaiser le conflit. Il se tourne vers Dieu dans la prière. C'est son attitude constante à chaque fois qu'il est confronté à l'incompréhension ou la révolte durant la marche au désert.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

– L’amitié est source de joie et porte l’âme vers Dieu

« Quelle joie pour des amis de s’entretenir l’un l’autre, de se découvrir mutuellement leurs aspirations, d’examiner ensemble toutes les difficultés et de tomber pleinement d’accord sur toutes choses ! À cela s’ajoute la prière faite l’un pour l’autre : prière d’autant plus efficace dans le souvenir donné à un ami, qu’elle s’adresse à Dieu avec plus d’affection. » (*Amitié* 701)

Des remèdes au « burn out »

On parle beaucoup aujourd’hui de surmenage au travail, de « burn out », phénomène qui touche beaucoup de personnes surinvesties dans leur profession et « craquant » sous le poids du fardeau. Cela concerne aussi des hommes d’Église, évêques et prêtres, surtout dans les pays où les vocations sont peu nombreuses.

En contemplant Jésus dans l’Évangile, nous le voyons complètement donné, « mangé » dans son ministère public, mais nous le voyons aussi se ressourcer dans les temps de prière solitaire et dans les lieux d’amitié comme à Béthanie, où Il aime à se reposer en compagnie de Lazare, Marthe et Marie.

« Le disciple n’est pas plus grand que son maître. » Sachons nous aussi nous réserver des temps de repos dans la prière personnelle, les jours de retraite, le cœur à cœur avec Dieu et dans les moments d’amitié où l’on peut être « soi-même » (amitié conjugale, familiale, fraternelle). Ces moments sont des récréations nécessaires en nous souvenant que ce mot vient de « re-création ». N’est-ce pas pour cela que, parmi les dix commandements, le Seigneur donne aux hommes le respect du jour du Seigneur ?

Sans doute avons-nous aujourd’hui à en redécouvrir le sens profond.

Nous savons bien qu’une machine qui ne s’arrête jamais – que ce soit une voiture ou une machine à laver – finit par

« surchauffer » et « planter »… Mais, dans notre présomption, nous oublions parfois de respecter le mode d'emploi du rythme physique ou psychique de la personne humaine. Le jour du Seigneur nous est présenté dans le Catéchisme de l'Église catholique comme un jour libérateur nous protégeant de l'activisme et de la fébrilité, même au nom des meilleures causes.

> « Comme Dieu *"se reposa le septième jour après tout le travail qu'il avait fait"*, la vie humaine est rythmée par le travail et le repos. L'institution du jour du Seigneur contribue à ce que tous jouissent du temps de repos et de loisir suffisant qui leur permette de cultiver leur vie familiale, culturelle, sociale et religieuse. » (CEC § 2184)

Le travail peut devenir une idole aliénant la personne humaine et exigeant son lot de sacrifices humains, dont le « burn out ».

Notre culture imprégnée d'ultra-libéralisme ne respecte pas la gratuité, la vie intérieure, les liens sociaux… C'est la raison pour laquelle le « remède » que Dieu donne, particulièrement en honorant le jour du dimanche, doit être pris au sérieux. Ce commandement de Dieu et de l'Église n'est pas un fardeau pour nous assujettir, mais une « loi de liberté » pour nous protéger.

Que l'Esprit Saint nous aide, au-delà de ce jour saint, à nous ressourcer tout au long de notre vie, dans la prière et dans les amitiés humaines.

3. Demandons l'effusion de l'Esprit

Dans la prière personnelle ou en Église, demandons souvent le don de l'Esprit Saint, la *« force d'en haut »*. C'est le désir de Dieu de nous l'accorder.

> *« Moi, je vous dis : demandez, on vous donnera, cherchez, vous trouverez, frappez on vous ouvrira. En effet, quiconque demande reçoit, qui cherche trouve, à qui frappe, on ouvrira… Si donc vous, qui êtes mauvais, vous savez donner de bonnes choses à vos enfants, combien plus* **le Père du ciel donnera-t-il l'Esprit Saint à ceux qui le lui demandent**. » (Lc 11, 9)

Prière pour demander l’effusion du Saint-Esprit

Esprit d’Amour et de Miséricorde,
manifeste-moi Ta tendresse
dans le fond de mon cœur.
Esprit de Lumière et de Vérité,
verse en moi Ta lumière
dans le fond de mon cœur.
Esprit de Joie et d’Allégresse,
fais resplendir Ta joie
dans le fond de mon cœur.
Esprit de Paix et de Douceur,
comble-moi de Ta paix
dans le fond de mon cœur.
Esprit de Vie,
fais jaillir Ta vie
dans le fond de mon cœur.
Esprit de Force, Puissance d’en haut,
revêts-moi de Ta force
dans le fond de mon cœur.
Esprit d’Audace,
viens chasser mes peurs
dans le fond de mon cœur.
Esprit de Pureté,
viens me purifier
dans le fond de mon cœur.
Esprit de Liberté,
libère-moi de mes liens
dans le fond de mon cœur.
Esprit de Sagesse,
enseigne-moi Tes voies
dans le fond de mon cœur.
Esprit de Conseil,
sois mon Conseiller
dans le fond de mon cœur.
Esprit Consolateur,
sois mon réconfort
dans le fond de mon cœur.
Esprit Paraclet, contre l’Accusateur,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Seigneur », annonçant ainsi, par ce geste symbolique, la délivrance que Dieu va opérer. Et Jérémie de rétorquer : *« Ainsi parle le Seigneur : tu as brisé un joug de bois, mais à sa place tu feras un joug de fer. Car, c'est un joug de fer que je mets sur la nuque de toutes ces nations, pour qu'elles servent Nabuchodonosor, roi de Babylone. »* (Jr 28, 13)

– Les prêtres

Les prêtres qui officient au Temple sont furieux d'entendre l'annonce que la Demeure de Dieu, devenue une « caverne de bandits », sera détruite comme le fut autrefois le sanctuaire de Silo. La riposte ne se fait pas attendre :

> *« Le prêtre Pashehour, fils d'Immer, responsable de l'ordre dans la maison du Seigneur, entendit ce que prophétisait Jérémie. Alors, Pashehour frappa le prophète Jérémie et le fit attacher au pilori qui est à la porte Haute de Benjamin, celle de la maison du Seigneur. »* (Jr 20, 12)

Le lendemain, une fois libéré, Jérémie persiste et signe en prophétisant à Pashehour une mort imminente et à son entourage, qu'il sera bientôt emmené en captivité à Babylone…

Plus tard, Jérémie sera arrêté et emprisonné. Pendant le siège de Jérusalem par les Babyloniens (accomplissement de sa prophétie), il sera descendu dans une citerne dans laquelle *« il n'y avait pas d'eau, mais de la boue, et Jérémie s'enfonça dans la boue »* (Jr 38, 6). Le prophète, figure du Serviteur souffrant, sera libéré, puis, après la prise de Jérusalem, partira avec des réfugiés juifs, en Égypte. Une tradition juive affirme qu'il mourra lapidé par les Israélites.

5. Les plaintes de Jérémie

Le livre de Jérémie contient des passages autobiographiques dans lesquels l'homme de Dieu exprime ses sentiments :

– L'accablement devant une situation sans issue : *« Pas de*

remède pour mon chagrin, mon cœur gémit sur moi » (Jr 8, 18) ;

– La compassion : *« Par la blessure de la fille de mon peuple, je suis blessé »* (Jr 8, 21) ;

– L'incompréhension : *« Pourquoi donc n'est-elle pas guérie, la fille de mon peuple ? »* (Jr 8, 22.) *« Tu es trop juste, Seigneur, pour que je te fasse un procès ; pourtant, je parlerai contre toi de jugement : pourquoi le chemin des méchants est-il prospère ? »* (Jr 12, 1) ;

– La déception vis-à-vis de Dieu : *« Pourquoi ma souffrance est-elle sans fin, ma blessure, incurable, refusant la guérison ? Serais-tu pour moi un mirage, comme une eau incertaine ? »* (Jr 15, 18) ;

– Les souffrances occasionnées par son ministère : *« Chaque fois que j'ai à dire la Parole, je dois crier, je dois proclamer : violence et dévastation ! À longueur de journée, la parole du Seigneur attire sur moi l'insulte et la moquerie. »* (Jr 20, 8) Dans une confidence émouvante, le prophète révèle qu'il n'aime pas porter ce message de châtiment. La mission qu'il accomplit fidèlement lui répugne car elle est en complète contradiction avec son caractère sensible, paisible, compatissant : *« Moi pourtant, je ne me suis pas hâté derrière toi pour annoncer le malheur ; je n'ai pas désiré le jour fatal, tu le sais bien : ce qui sort de mes lèvres est à découvert devant toi »* (Jr 17, 16) ;

– La tentation de renoncer : *« Je me disais : je ne penserai plus à lui, je ne parlerai plus en son nom. »* (Jr 20, 9) Le poids de la solitude, le sentiment d'échec (« ça ne sert à rien, personne n'entend le message ») amènent le prophète à douter de sa mission et à vouloir l'interrompre ;

– La puissance de la Parole de Dieu : *« Mais elle était comme un feu brûlant dans mon cœur, elle était enfermée dans mes os. Je m'épuisais à la maîtriser, sans y réussir. »* (Jr 20, 9) Le feu

brûlant qui éclaire, réchauffe, consume, transforme, est une image utilisée dans la Bible à la fois pour Dieu : *« Car le Seigneur ton Dieu est un feu dévorant »* (Dt 4, 24) et pour sa Parole : *« La voix de Dieu parlant au milieu du feu. »* (Dt 4, 33) Le feu de Dieu n'est pas perçu par Jérémie comme une action d'un élément extérieur, « sur lui », mais comme une présence intérieure : « dans mon cœur, dans mes os ». La Parole de Dieu (ou Dieu présent dans sa Parole) est expérimentée comme étant mystérieusement transcendante, distincte de Jérémie : c'est la Parole d'un Autre qui ne lui appartient pas, qu'il ne peut contrôler, manipuler, et c'est en même temps une présence immanente, au plus intime de la personne, elle fait partie de lui-même. Comme l'image de l'enfant porté par la femme enceinte qui est distinct de la mère, et fait partie d'elle : *« Je m'épuisais à la maîtriser sans y réussir. »* L'homme se débat, mais Dieu est le plus fort. Et Jérémie continuera sa mission. Dans les versets qui suivent l'évocation de ce combat, le prophète exprime tour à tour et sans transition :

* La confiance en Dieu : *« Mais le Seigneur est avec moi, tel un guerrier redoutable »* (Jr 20, 11), car Celui qui est plus fort que Jérémie est aussi plus fort que ses ennemis : *« Mes persécuteurs trébucheront, ils ne réussiront pas »* ;
* L'abandon : *« C'est à toi que j'ai remis ma cause »* ;
* L'action de grâce : *« Chantez le Seigneur, louez le Seigneur : il a délivré le malheureux de la main des méchants »* ;
* Le désespoir : *« Maudit soit le jour où je suis né ! »*

Et, dans l'alternance de ces sentiments, l'homme de Dieu continue fidèlement, courageusement, à accomplir sa mission. La tradition juive et chrétienne verra, dans la figure de Jérémie, le prophète authentique qui a raison, les faits le prouveront, mais n'est pas entendu. Il sera reconnu plus tard car son message, rejeté tout d'abord, va être médité par les exilés à

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

« Seigneur, tu m'as séduit et j'ai été séduit, tu m'as saisi et tu as réussi. »

Parfois, le feu de la ferveur diminue, la source jaillissante des débuts de la vie dans l'Esprit s'ensable, l'âme devient tiède. Pour remédier à cette maladie, il faut prendre les bons moyens, revenir à la source. N'est-ce pas l'exhortation du Christ à l'Église d'Éphèse : *« J'ai contre toi que tu as perdu ton amour d'antan. Allons, reprends ta conduite première »* (Ap 2, 5) et celle de saint Paul à son disciple Timothée » : *« Je t'invite à raviver le don spirituel que Dieu a déposé en toi »* (2 Tm 1, 6).

Je veux faire mémoire de ces moments dans ma vie où j'ai expérimenté l'Amour du Seigneur. Les mots pour nommer cette expérience inaugurale peuvent changer : « conversion », « rencontre personnelle de Jésus », « redécouverte de la foi », « réveil spirituel ». Les manières de faire peuvent varier : « chemin de Damas » à la saint Paul ou lent cheminement religieux, qu'importe. Ce qui compte, c'est que j'ai été séduit par le Seigneur.

Il m'a saisi. Il m'a enlacé comme dans une étreinte amoureuse. Il m'a aussi « pris en main » comme un cavalier le fait de sa monture. *« Tu as réussi, oui, tu as été le plus fort. »* Tu es parvenu à tes fins ! J'ai bien cherché à résister, mais j'ai fini par céder. Je me suis bagarré contre toi et tu as été victorieux. Je me suis laissé faire… librement. Quel enfer j'ai vécu durant cette période où je me refusais à toi. Quelle joie de m'être livré à l'Amour. Il a tout pour séduire mon âme, « le plus beau des enfants des hommes. » Il est splendeur de la Vérité, Amour miséricordieux… Comme la bien-aimée du Cantique, je suis sous son charme : *« Je suis à mon bien-aimé, mon bien-aimé est à moi. »* (Ct 6, 3) Saint Jean se souvient de sa première rencontre avec le Christ, et même de détails comme celui de l'heure. *« C'était vers la dixième heure »* : environ quatre

heures de l'après-midi (Jn 1, 39). Prendre le temps de me souvenir de moments importants vécus avec Jésus. Laisser le Saint-Esprit me montrer les épisodes sur lesquels Il souhaite que je revienne… Cet exercice spirituel est très profitable car il « ravive » l'amour.

2. Nommer les railleries

« À longueur de journée, je suis exposé à la raillerie, tout le monde se moque de moi. Chaque fois que j'ai à dire la parole, je dois crier, je dois proclamer : "Violence et dévastation !" À longueur de journée, la Parole du Seigneur attire sur moi l'insulte et la moquerie. »

L'Église et chacun de ses membres participent au ministère du Christ, prêtre, prophète et roi. En tant que baptisé, je suis prêtre dans ma vie de prière, d'offrande de mon existence, de sacrifice, de bénédiction des autres… Je suis roi dans tous les services de mes frères car, pour le chrétien, « régner c'est servir » : vie conjugale, familiale, professionnelle, ecclésiale, sociale et politique comme service de Dieu et des hommes. Je suis prophète en étant porteur de la Parole de Dieu dans le souffle de l'Esprit. Message d'amour, de joie et de vérité donné par mon témoignage de vie, mes paroles et mes actes. Parfois, je ressens qu'il est difficile d'être disciple et témoin de ce Maître. Les railleries peuvent être vécues à deux niveaux : social et culturel d'une part, personnel d'autre part.

– social et culturel

Tant d'émissions de télé et de radio, de films et de revues ridiculisent la religion chrétienne, hier et aujourd'hui, surtout en Europe occidentale. Je n'évoque pas ici l'antichristianisme d'auteurs à succès comme Dan Brown dans ses romans comme *Da Vinci Code* ou *Anges et Démons*, remplis d'erreurs et de contre-vérités historiques, ni les procès médiatiques contre le pape Pie XII dans son prétendu silence au moment de la

politique d'extermination des juifs, mais d'une autre forme plus subtile d'antichristianisme : la dérision, le mépris souriant, la raillerie si prisée dans certains milieux intellectuels, déjà très appréciée dans les cours royales. Voltaire l'avait bien compris : un bon mot, une blague cruelle sont plus efficaces pour nuire qu'une analyse philosophique. Les accusateurs n'endossent même pas leurs responsabilités puisqu'ils peuvent s'en tirer avec la pirouette convenue : « C'était pour rire. Si on ne peut plus s'amuser. Vous n'avez vraiment pas d'humour », omettant le fait que les catégories qui sont la cible de ses moqueries sont sélectionnées. Voici une petite illustration de ce comportement apparemment inoffensif, racontée par une personne connaissant bien de l'intérieur certains milieux de la télévision en France.

> Frigide Barjot est embauchée dans l'équipe de Laurent Ruquier, animateur très présent à la télévision et à la radio. En 2003, l'émission « On a tout essayé » voudrait traiter « à la rigolade » le fait divers de lycéennes musulmanes refusant d'enlever leur voile à l'école. Comment dénigrer les attitudes religieuses sans provoquer la colère des musulmans ou s'exposer à la critique d'islamophobie ? La parade est toute trouvée… en utilisant la moquerie contre les catholiques. Même si le sujet traité – l'intégration des musulmans dans la société française – n'a rien à voir avec le christianisme… Le responsable de l'émission imagine une scène où Frigide Barjot, déguisée en bonne sœur, rechercherait un emploi de type vendeuse de lingerie fine dans une rue « chaude » à Paris. En refusant de jouer ce rôle, Frigide Barjot constate qu'elle est tout simplement mise à l'écart, qu'on ne lui propose plus rien du tout.
>
> On exclut, sans aucune explication et sans avoir à se justifier, la personne qui n'accepte pas d'entrer dans ce « jeu ».

– au niveau personnel

Sans développer un réflexe de « délire de persécution », bien des chrétiens dans leur vie personnelle évoquent des situations dans lesquelles ils sont la cible de railleries. Des jeunes gens qui ne veulent pas vivre n'importe quoi dans le domaine affectif et sexuel sont vite catalogués dans la classe des « coincés » et des

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

– Le geste de deuil : « déchirer son vêtement », « se raser la tête » sont des rites permettant à l'individu d'extérioriser ses sentiments, de ne pas enfouir la douleur, mais de l'exprimer de façon à ce que les autres la perçoivent. Dans la Bible, le vêtement prolonge le corps, il est signe de la dignité de la personne, de sa fonction sociale : déchirer ses habits devient l'expression de la déchirure du cœur. Les rites de deuil aident à éviter le repli sur soi, le refoulement de la douleur, l'enfermement dans la solitude et sont par là même signifiant et guérissant.

– Le geste de l'adoration : *« il se jeta à terre et se prosterna »*. La prosternation est le geste biblique de l'adoration. Job pose un acte religieux : soumission à Dieu et abandon en continuant à croire, à prier, à aimer quoi qu'il arrive.

– La parole de Job dit la condition de l'homme : il naît sans rien, « nu », et il meurt « sans rien »… Elle reconnaît aussi la providence de Dieu, présent derrière les événements (Bédouins, feu du ciel, Chaldéens, ouragan).

– La parole, acceptation et soumission à la volonté de Dieu, est plus encore bénédiction de Dieu. Au commencement, il n'y a ni révolte ni « pourquoi », mais l'amour de Dieu, *bénir* signifiant « dire du bien » (*bene dicere*). Cette disposition première va constituer le socle, la fondation de la vie spirituelle de Job, même si, par la suite, d'autres sentiments vont se dévoiler.

La réalité de la douleur

Job décrit **sa souffrance physique réelle, insupportable**. Ses plaintes traversent tous ses discours.

« Ma peau a noirci sur moi, mes os brûlent de fièvre. » (Jb 30, 30)

La souffrance est inséparablement physique et morale : insomnies, cauchemars, angoisses nocturnes.

« À peine couché, je me dis : quand pourrai-je me lever ? Le soir n'en finit

pas : je suis envahi de cauchemars jusqu'à l'aube. » (Jb 7, 4)

La souffrance n'est pas « maya », « illusion » comme dans les sagesses orientales. Elle est bien réelle et atteint l'homme dans tout son être, corps et âme.

La solitude

La douleur physique et la souffrance morale provoquent l'exclusion sociale, le rejet, la solitude.

« Mes frères, il les a éloignés de moi, ceux qui me connaissent prennent soin de m'éviter. Mes proches ont disparu, mes intimes m'ont oublié. Les hôtes de ma maison et mes servantes me considèrent comme un inconnu, à leurs yeux, je suis devenu étranger… Mon haleine répugne à ma femme, mon souffle à mes propres enfants. Même les garnements ont pour moi du mépris : si je me lève, ils parlent de moi. Tous mes confidents m'ont en horreur, ceux que j'aimais se sont tournés contre moi. » (Jb 19, 13-19)

Bien des malades ont expérimenté cela : le vide autour de soi, l'écran invisible séparant les proches, les mécanismes de gêne, de fuite ou d'agressivité de l'entourage.

La nostalgie du passé : « souvenirs, souvenirs »

« Ah, qui me rendra tel que j'étais au temps jadis ? » (Jb 29, 2.)

Tout le chapitre 29 repasse le film du : « Autrefois, c'était le bon temps », avec le déroulement des scènes de la vie familiale et sociale, quand Job était heureux, considéré ; présence des enfants, prospérité, reconnaissance sociale et religieuse… L'homme estimé comme père, sage, chef, juste, n'est maintenant plus rien aux yeux des autres. Il a disparu, il est tombé dans l'oubli.

Le sentiment d'injustice

Durant tout un chapitre (Jb 31), Job se livre à un examen de conscience, fait la relecture de sa vie passée, examine son comportement à l'égard des autres, de Dieu et de lui-même ; il

en conclut qu'il n'a pas mal agi, bien au contraire. Il ne mérite donc pas son sort et affirme que ce qui lui arrive n'est pas juste. Que Dieu ou la vie sanctionnent ceux qui font le mal se comprend aisément, mais pourquoi lui ?

La proclamation de son innocence est liée au contexte culturel de l'époque établissant un lien de cause à effet entre péché et souffrance ; mais, de manière plus générale, Job ne craint pas de proclamer que ce qu'il subit « n'est pas normal ».

Le monde est « mal fait » ou le scandale d'une injustice universelle

À partir de sa situation individuelle, Job élargit son regard et constate que le monde entier est « à l'envers ». Contrairement à la thèse religieuse courante qui répète : « Le juste est béni et le méchant puni », Job constate que la réalité montre l'inverse. On dit que la prospérité des méchants est éphémère, mais alors *« pourquoi les méchants demeurent-ils en vie et même en vieillissant, accroissent-ils leur fortune ? »* (Jb 21, 7). On dit qu'ils vivent dans la mauvaise conscience, tourmentés par les angoisses. Alors que *« leurs maisons en paix ignorent la peur »* (Jb 21, 9). On dit que des châtiments du Ciel sont envoyés pour les punir, mais *« la férule de Dieu les épargne »* (Jb 21, 8). On dit qu'ils n'auront pas de descendance, mais *« ils laissent courir leurs gamins comme des brebis et danser leurs enfants »* (Jb 21, 11). On dit qu'à la fin de leur vie, ils connaissent les revers du sort, mais *« ils achèvent leurs jours dans le bonheur et descendent en paix au séjour des morts »* (Jb 21, 18).

Tableau toujours actuel d'un monde où l'innocent est écrasé et le méchant valorisé. La souffrance endurée par Job bouleverse tous ses cadres de pensée et met à mal ses repères antérieurs, la vision de son existence et du monde étant complètement « revue et corrigée ». Les certitudes d'hier s'écroulent…

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l’essentiel : « Ce qui importe en définitive, c’est l’âme ou l’être, comme on voudra, qui rayonne à travers la personne. » Elle découvre son être profond : « Ce qui est originel et premier en moi, ce sont les sentiments humains. Il y a en moi comme une source mystérieuse d’amour et compassion pour les êtres humains, pour tous les êtres. » Avec ses mots à elle, elle apprend à écouter et à suivre la voix de sa conscience :

> « Cette voix intérieure doit être mon seul fil d’Ariane. Je veux dire simplement qu’une sorte de paix doit descendre en moi, avec la certitude de suivre ma voix personnelle, confirmée par une voix intérieure. C’est pourquoi tu dois prêter maintenant l’oreille la plus attentive au murmure de ta source intérieure, au lieu de te laisser toujours égarer par les propos de ton entourage et par ceux qui prétendent t’influencer. »

Comme Job a choisi de se démarquer des discours conformistes de ses trois amis pour aller jusqu’au bout de son propre chemin, ainsi Etty, avec l’aide de Julius, découvre peu à peu sa route, unique et personnelle, qui la conduit à Dieu.

2. La découverte de Dieu

Sans enracinement dans une tradition religieuse, Etty continue d’aller de découvertes en découvertes : importance d’être aidée humainement et spirituellement par un accompagnateur, nécessité d’une certaine ascèse pour apprendre la maîtrise de soi : « C’est ainsi que je traque ma sensualité jusqu’en ses recoins les mieux cachés, les moins apparents, et que je l’extirpe. » Cohérence entre la pensée et la vie : « C’est tout de même vrai : si l’on ne s’efforce pas jusque dans les plus petits détails de mettre sa vie quotidienne en harmonie avec les nobles idées que l’on professe, alors ces idées n’ont aucun sens. » Elle éprouve l’impérieux besoin de s’aménager des espaces intérieurs de recueillement : « Malgré toutes ces rencontres, toutes ces questions, toutes ces matières à étudier, il faut arriver à se

ménager un grand espace de silence intérieur, où l'on se retire et se ressource, même au milieu d'une grande agitation ou d'un intense entretien. »

Et Etty va témoigner de sa découverte de Dieu en elle-même : « Il y a en moi un puits très profond. Et dans ce puits, il y a Dieu. Parfois, je parviens à l'atteindre, mais, plus souvent, des pierres et des gravats obstruent ce puits et Dieu est enseveli. Alors, il faut le remettre au jour. » La jeune femme va entrer dans un dialogue simple et constant avec cette Présence en elle-même, après avoir appris l'adoration. « Cet après-midi, je me suis retrouvée tout à coup agenouillée sur la carpette brune de la salle de bain, la tête ensevelie dans mon peignoir qui traînait sur la chaise de rotin. Je ne suis pas capable de bien m'agenouiller, j'en ressens une sorte de gêne. Et pourtant, il y a en moi de temps en temps une profonde aspiration à m'agenouiller. »

Un an après la rencontre de Julius, Etty ose écrire que cette « année s'est révélée pour moi la plus riche, sans doute, et aussi la plus heureuse de ma vie ».

3. Les lueurs dans la nuit

Quel contraste entre l'univers extérieur des années 1942-43 à Amsterdam, son climat de plus en plus oppressant, ténébreux, et l'univers intérieur de la femme qui renaît à une vie nouvelle, de plus en plus libre, paisible, aimante ! Confrontée à la souffrance de son peuple et des hommes de son temps, trois termes vont résumer sa manière d'être : l'amour de la vie, le consentement au réel, l'amour victorieux de la haine.

L'amour de la vie

Le jour de la mort de son ami, Julius Spier, Etty écrit : « Je ne suis pas triste ! Je voudrais joindre les mains et dire : "Mes enfants, je suis pleine de bonheur et de gratitude", je trouve la

vie si belle et si riche de sens. »

Le consentement au réel

Etty ne vit pas dans une bulle spirituelle pour fuir une réalité insupportable. Elle porte sur le monde un regard lucide, réaliste, et refuse de se bercer d'illusions. Elle a conscience qu'une volonté d'extermination générale des juifs est en train de se réaliser sous ses yeux et pourtant, elle choisit d'accepter tous les moments de l'existence tels qu'ils se donnent à elle. Cette acceptation n'est pas résignation ou fatalisme, mais conviction qu'une mystérieuse alchimie peut s'opérer et qu'« en supportant les épreuves, on peut les tourner en bien… toujours, dès que je me montrais prête à les affronter, les épreuves se sont changées en beauté ».

Etty est frappée par l'enseignement de Jésus sur l'abandon à la Providence ; elle s'efforce de le mettre en pratique en choisissant de vivre dans la confiance au jour le jour et de ne pas s'inquiéter du lendemain car « l'inquiétude pour l'avenir nous ronge et nous empêche d'être disponible à la grâce et à la beauté contenue dans chaque instant de vie ».

L'amour plus fort que la haine

Job va vivre, dans sa relation à Dieu, un passage de la révolte à l'abandon, et cela au prix d'une longue lutte intérieure. Le combat d'Etty se situe ailleurs car elle comprend vite que Dieu est innocent du mal qui se répand autour d'elle. Elle prie de façon paradoxale : « Je vais t'aider, mon Dieu, à ne pas t'éteindre en moi, mais je ne puis rien garantir d'avance. Une chose cependant m'apparaît de plus en plus clairement : ce n'est pas toi qui peux nous aider, mais nous qui pouvons t'aider et, ce faisant, nous nous aidons nous-mêmes. »

Cette façon « d'aider Dieu », c'est d'abord de ne pas laisser envahir son cœur par la haine. Elle sait que la barbarie nazie

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

d’Esther prépare habilement la suite du récit.

– Le F de fragile

En étant orpheline de père et de mère, Esther fait partie de ce que la Parole de Dieu appelle les « pauvres », objets de la bienveillance de Dieu. Comme les veuves, les infirmes et les étrangers, les orphelins sont dans une condition de précarité, sans protection sociale (sauf s’ils sont intégrés dans une famille, un clan).

En plus de la souffrance affective de l’enfant qui perd ses parents, Esther se retrouve, bien qu’adoptée, dans une situation de vulnérabilité. La Bible nous révèle que Dieu a un amour particulier pour ces personnes apparemment faibles aux yeux des hommes et aime à les choisir pour en faire les instruments de son Salut.

– Le F de fidèle

La présentation d’Esther est intégrée à celle de Mardochée ; celui-ci l’ayant adoptée comme sa fille, lui assure une éducation humaine et religieuse conforme à ce qu’il est, un homme de Dieu attaché au Seigneur et à l’Alliance. Mardochée est une figure du juif observateur de la Loi sur une terre étrangère, du juste fidèle aux commandements, comme le jeune Daniel ou le vieux Tobit… C’est un modèle à suivre pour tous les Israélites de la diaspora (vivants hors d’Israël).

La religion d’Esther n’est pas seulement un héritage culturel, c’est une foi vivante et personnelle qui s’exprimera dans sa belle prière au chapitre 4. Elle nomme le Seigneur et s’adresse à Lui avec un immense respect : *« Mon Seigneur, notre Roi, Tu es l’Unique… »* Elle s’enracine dans la tradition de son peuple et la conscience de sa vocation unique : *« Depuis ma naissance, j’entends dire, dans la tribu de mes pères, que toi, Seigneur, tu*

as choisi Israël parmi toutes les nations et que, parmi tous leurs ancêtres, tu as choisi nos pères, pour en faire à jamais ton héritage. »

Elle a confiance en la promesse de Dieu : *« Tu as fait pour eux tout ce que tu avais promis. »* Elle a conscience des infidélités de son peuple, dont elle se sent solidaire en disant « nous » et non pas « eux » : *« Et maintenant, nous avons péché contre toi. »* Elle lit les signes des temps et de la situation présente en y voyant la main de Dieu : *« Tu nous as livrés aux mains de nos ennemis, parce que nous avons honoré leurs dieux : Tu es juste, Seigneur. »*

Esther n'a pas reçu passivement la foi de ses ancêtres par la médiation de Mardochée, elle se l'est appropriée ; elle nourrit une relation vivante et personnelle avec son Dieu.

– Le F de faille

En géologie, une faille est une cassure dans les couches profondes de la terre, entraînant le déplacement de blocs séparés. Le terme est aussi utilisé en psychologie pour nommer une personnalité dans laquelle, en profondeur, il y a eu un « choc sismique » émotionnel, que le psychisme va devoir « travailler » pour se construire en intégrant ce point de rupture intérieur. La faille est suggérée par le changement de nom correspondant dans la Bible à un changement d'identité : la femme juive qui s'appelait *Hadassa* (myrte en hébreu) voit son nom changé en *Esther* (qui en persan évoque « l'étoile »).

Comme tant d'autres personnages bibliques, Esther vit une double appartenance :

– au peuple de Dieu, par ses racines et son éducation ;

– à la nation perse, par l'environnement culturel dans lequel elle évolue ainsi que par la situation de son oncle Mardochée, *« personnage important, ayant une fonction à la cour »* (Est 1,

1b texte grec). Comme Moïse, elle vit à la croisée des deux cultures, mais doit en public taire son identité profonde. *« Esther n'avait révélé ni son peuple ni son origine car Mardochée le lui avait interdit. »* (Est 2, 10) Difficile de se construire dans une double identité, en gardant secrète la partie la plus fondamentale en soi…

Deuxième acte : une drôle de vocation ou « parachutée » dans un état de vie non désiré

Le roi Assuérus connaît des difficultés conjugales. Avec humour, le texte relate qu'il règne *« sur 127 provinces, depuis l'Inde jusqu'à l'Éthiopie »*, mais qu'il a du mal à se faire obéir de sa femme, la reine Vasthi ; celle-ci l'humilie en public, ce qui provoque une véritable affaire d'État. Assuérus décide de venger l'affront en répudiant l'épouse rebelle. C'est le contexte politique global qui va avoir des répercussions directes dans l'existence discrète d'Esther.

> *« Les gens qui étaient au service du roi dirent alors : "Qu'on cherche pour le roi des jeunes filles vierges, agréables à voir ; qu'il établisse dans toutes les provinces de son royaume des commissaires, pour rassembler à Suse-la-Citadelle, dans la maison des femmes, toutes les jeunes filles vierges et agréables à voir, sous l'autorité de Hégué, eunuque du roi, gardien des femmes, qui leur donnera ce qui est nécessaire à leur toilette. La jeune fille qui plaira au roi deviendra reine à la place de Vasthi." Le conseil plut au roi, et il le suivit. »* (Est 2, 2-4)

Il existe des émissions de téléréalité où des mères cherchent à marier leurs fils, où des femmes cherchent à épouser des agriculteurs… C'est un peu ce qui se passe dans la cour du Roi ! Ses conseillers mettent en œuvre une vaste opération de casting pour trouver la perle rare… L'administration agit avec efficacité, sur une grande échelle. Une première sélection de candidates qui *« furent rassemblées »* (de force) permet de constituer un groupe « d'heureuses (?) élues ».

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Le jardinier, c'est le Père. Le bel arbre blessé, c'est le Fils sur la Croix. Le rameau entaillé par les épreuves de la vie, c'est moi. Les trois liens qui me tiennent serré contre l'arbre de la Croix sont la Foi, l'Espérance et la Charité. Les médecins parlent des « lèvres » d'une plaie – expression étonnante ! En posant les lèvres de mes plaies contre les plaies de Jésus, je donne et reçois un baiser d'amour. L'Église appelle cela « la vénération de la Croix ». Geste d'amour de tous ceux qui embrassent le crucifix, les saints, les martyrs et les enfants…

La greffe est une technique pour obtenir des spécimens nouveaux. C'est vrai : je suis devenu, par cette union d'amour, un être nouveau. L'homme ancien, amer et révolté par les épreuves, est maintenant renouvelé par cette transfusion de vie et d'amour. Mes plaies sont nettoyées de tout ce qui pouvait les infecter : désespoir, rancœur, agressivité. Elles deviennent, peu à peu, des plaies glorieuses laissant passer la lumière… Et les fruits de l'Arbre de la Croix, je peux les cueillir dans ma vie. Saint Paul les appelle « fruit de l'Esprit ». Ils se nomment : *« amour, joie, paix, patience, bonté, bienveillance, fidélité, douceur et maîtrise de soi »* (Ga 5, 22).

Que le Seigneur forme en nous ces fruits, afin qu'ils soient une nourriture pour nous-mêmes et pour tous ceux qui nous entourent !

28 janvier 2015

En la fête de saint Thomas d'Aquin, mon ami…

BIBLIOGRAPHIE

Liste des ouvrages cités :

– Sainte Thérèse de Lisieux, *Œuvres complètes*, Cerf-DDB ;

– *Anthologie de la pensée juive*, Edmond Fleg, J'ai Lu ;

– *Catéchisme de l'Église catholique*, Mame-Plon ;

– *Les récits hassidiques*, Martin Buber, éd. du Rocher ;

– *Pensées pour moi-même*, Nelson Mandela, Points ;

– *Lire la Bible avec les pères : la Genèse*, Sœur Isabelle de la Source, Médiaspaul ;

– *Né pour l'éternité*, Carlo Caretto, Médiaspaul ;

– *Petit Journal*, Sainte Faustine, Apostolat de la Miséricorde Divine ;

– *Même le silence a une fin*, Ingrid Betancourt, Folio ;

– *La Miséricorde divine*, Jean-Paul II, Le Centurion ;

– *La Puissance et la Gloire*, Graham Greene, Livre de Poche ;

– *Dialogues avec Paul VI*, Jean Guitton, Fayard ;

– *Charles Journet*, Guy Boissard, Salvator ;

– *Amitiés*, Aelred de Rilvaux ;

– *L'Archipel du Goulag*, Tome 1, Soljenitsyne ;

– *Soljenitsyne : sept vies en un siècle*, Bertrand le Meignen, Solin/Actes Sud ;

– *Le sens chrétien de la souffrance humaine*, Jean-Paul II, Cerf ;

– *Une vie bouleversée*, Etty Hillesum, Points ;

– *L'abbé Stock*, Jacques Perrier, Cerf.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction

1. Sarra : Quand on est désespéré par les échecs amoureux !

2. Joseph : La souffrance de la trahison

3. Jonas : Quand on panique devant la mission !

4. Ruth et Noémi : Quand les deuils rendent amer ou quand Dieu comble ce qui est vide

5. Moïse : Quand le leader craque : « c'est trop lourd pour moi ! »

6. Jérémie : Dur, dur d'être prophète ou : pas facile de témoigner de sa foi !

7. Job : Quand tout s'acharne contre nous !

8. Esther, la « décalée » ou : Quand on se sent étranger à son état de vie

Conclusion

Ce livre vous a plu,
vous pouvez, sur notre site internet :
donner votre avis
vous inscrire pour recevoir notre lettre mensuelle d'information
consulter notre catalogue complet, la présentation des auteurs,
la revue de presse, le programme des conférences
et événements à venir ou encore feuilleter des extraits de livres :
www.editions-beatitudes.fr
Composition et mise en pages réalisées par
LG Compo - 28200 - Châteaudun
Mai 2015